

# **DERRIÈRE LE RIDEAU**

## **Scènes intimes d'arrière-scène**



Anne-Marie Desbiens

## LA ZONE

*L’Affaire Tartuffe, Théâtre Centaur*

La troupe, un peu survoltée, est rassemblée sur le plateau central. À quelques jours de la Première, nous n’avons toujours pas placé la scène finale. Ça fait plusieurs fois qu’on s’y attaque, sans succès... La tâche est complexe parce que nous sommes une grosse distribution. Ça fait du trafic et de la logistique à gérer sur une scène...

Je regarde, étonnée, le metteur en scène. Mon amoureux. Ma foi, il vient de nous CRIER de nous taire?! Lui, d’ordinaire si patient, enthousiaste, généreux et ouvert, le voici debout, les nerfs à vif, les yeux hagards, les bras tendus. S’il n’était pas si jeune, il ressemblerait à Moïse dans le film *Les Dix commandements*, quand il pogne les nerfs avec sa tablette des lois...

Il énonce rapidement une série de directives claires. Dans un silence d’église (les rires se sont tus), on note, on s’affaire, on exécute. C’est un ballet brillamment dirigé. On enchaîne le tout deux fois, trois fois... et ça fonctionne, c’est ÇA. Exactement! Et en une quinzaine de minutes à peine! Impressionnés, nous regardons le metteur en scène. Il est épuisé, heureux et humble. Il était dans la « zone », dans le « flow », l’inspiration.

## NOIR

*Danny et les flots bleus de l’océan, Théâtre La Chapelle*

C’est la fin du spectacle. Je regarde un point fixe devant moi pendant que l’éclairage descend doucement. Je cligne des yeux pour conserver le plus longtemps possible la lumière dans mes rétines. Enfin, l’obscurité veloutée du noir final, aussi profonde que le silence, nous enveloppe, le public et nous. Puis, la lumière inonde la scène sous le crépitement des applaudissements.

Je me retourne vers mon camarade. Nous esquissons une petite révérence l'un envers l'autre, une sorte de Namaste discret, puis je prends sa main et nous nous avançons vers le public, reconnaissants et fatigués, après deux heures d'un drame joué à deux. Nous sommes debout, fragiles, face à la salle, main dans la main. Et nous reprenons ce geste simple et sacré que des milliers d'autres ont fait avant nous, soir après soir, depuis l'Antiquité grecque : nous saluons.



## BLANC

*Tous les spectacles, partout.*

« Mon Doux, comment vous faites pour apprendre tout ce texte-là ! » La question revient inlassablement. Plus qu'une mécanique bien huilée, un muscle entraîné, c'est un genre de schizophrénie assez particulière : on apprend son texte en tout temps, en tout lieu, dans le métro, dans un parc, en marchant, en mangeant, en poussant un landau, en joggant. On se parle tout seul, soit, mais encore, on s'adresse à UN AUTRE, donc on se fâche, on s'obstine, on a de la peine, on s'engueule, on menace, on jure, on déclare son amour, on en appelle aux Dieux...

Et puis une fois le texte **parfaitement** appris, on se lève (oui, on doit se lever pour dire son texte en action, c'est la mise en place) et là, PAF! Moi qui savais tout par cœur il y a 15 minutes à peine, je ne me souviens plus de rien. S'ensuit une dure période pour

l'assistant(e) metteur en scène. Si on me souffle trop tôt mon texte, je hurle : NOOON, DIS-LE PAS, DIS-LE PAS, JE LE SAIS!! Et si on laisse passer une nanoseconde de trop, je hurle : TEEEEEXTE !!, en agitant frénétiquement mes mains.

Pour me sécuriser, j'enchaîne les *italiennes* avec les camarades (répétition sans mettre le ton, d'une voix neutre, uniquement pour mémoriser le texte.) Voix faibles, voix fatiguées, voix de couloir désert, voix de loges, voix de fond de salle de répétition à 11 h le soir.

Tout ça pour me donner un sentiment de contrôle. Je suis blindée... jusqu'au jour maudit où j'ai un blanc. Un blanc, je vous le dis, c'est blanc. C'est vide. C'est froid. C'est nu et solitaire. C'est comme un lac gelé en hiver. Et ça dure longtemps.

Jusqu'à ce que la vie s'engouffre de nouveau, me sortant de cette léthargie horrible qui n'a duré que quelques secondes en réalité... ou qu'un camarade compatissant me lance une réplique, n'importe quoi, comme un bouée que l'on tend au désespéré qui se noie.

## RITUEL

*Les trois mousquetaires, Théâtre Denise-Pelletier*

« 15 minutes! » Toute la troupe se rassemble sur scène avant que le rideau se lève. Nous sommes plongés dans le noir. Le bruissement de la foule nous parvient de derrière le rideau. C'est à la fois rassurant et excitant, magnifique comme un orchestre qui s'accorde. Un sentiment indicible.

Le trac monte. Dans le noir, nous passons de l'un à l'autre pour nous souhaiter «Merde». On se le murmure tout bas, le mot de Cambronne, dans une accolade, bise, serrement de bras, étreinte brève, chaque soir dans le même ordre, avec les mêmes gestes aux mêmes personnes. Un ballet bien orchestré, réglé comme du papier à musique. Pas un de nous n'y

déroge. (Nous reprendrons la même séquence au geste près, avant toutes les représentations). C'est le rituel. Et c'est sacré.

Nous prenons nos places. Le public s'est tu. Une dernière pression de main à mon camarade Gary à mes côtés, qui me souffle une dernière niaiserie qui me fait rire silencieusement, juste au moment où les lumières montent pour éclairer la scène.

C'est parti.



*Moi, au lever de rideau des Trois Mousquetaires, 2002*

## RÉPÉTITION

*La vie sans mode d'emploi, Théâtre La Licorne*

Nous sommes en répétition dans une salle au dernier étage du théâtre, rue Papineau. Il fait une chaleur accablante en cette canicule de septembre. Nous travaillons une scène de groupe hilarante. On s'amuse comme des petits fous, le talent comique de l'un rivalisant avec le sens du rythme de l'autre. Répéter une comédie est un travail à la fois extrêmement rigoureux et totalement libérateur.

On s'arrête pour la pause. Mon camarade Michel s'avance vers la fenêtre, fixe un point vers le centre-ville et dit : « Quand je pense qu'il y a des gens qui travaillent dans leur petit cubicule au 11<sup>e</sup> étage d'une tour à bureaux. »

Il se retourne vers nous, les yeux brillants. On se regarde, heureux. Malgré l'insécurité, les fins de mois parfois difficiles, les auditions qu'on n'a pas décrochées, les espoirs déçus, les jobines alimentaires, les trop grands trous dans l'horaire, aucun de nous n'échangerait sa place pour tout l'or au monde.

## PREMIÈRE LECTURE

*Tous les spectacles, partout*

Quelle que soit la pièce, le projet, c'est un moment unique, privilégié. Joie de retrouver de vieux complices, de rencontrer de nouveaux visages. Nos textes - qui seront bientôt salis, tachés de café, rognés, pliés, cornés, remplis d'une multitude de notes griffonnées, de paragraphes surlignés, de répliques raturées, ajoutées, complétées, déplacées -, sont pour le moment impeccablement blancs et vierges.

Crayons aiguisés, bouteilles d'eau, fébrilité. Fierté d'avoir un rôle que l'on se jure de défendre de toute son âme. Recueillis, nous commençons la lecture du texte. C'est aussi beau, flamboyant et rempli d'espoir que le décollage d'une fusée à Cap Canaveral. Après tout, nous partageons la même mission : *to boldly go where no man has gone before.*

Puis, le metteur en scène partage sa vision, les concepteurs présentent leurs maquettes. L'union se crée, le sentiment de troupe se forme. C'est l'euphorie, la promesse. Le plus beau spectacle de notre vie.

## LE POSTICHE

*Penthésilée, reine des Amazones, Théâtre La licorne*

En pleine tragédie, un fou rire majestueux. On doit arrêter la représentation parce que le fou rire est aussi puissant dans la salle que sur scène. La cause ? Le postiche que porte ma camarade Danielle (une longue queue de cheval bouclée) s'est d'abord accrochée à la barbe naturelle de l'acteur avec qui elle joue la scène, pour ensuite s'accrocher à une aspérité du décor : un bas-relief qui représente un homme et une femme nus. L'aspérité en question : le pubis de la demoiselle...



## LA BÉNÉDICTION

*Un simple soldat, Théâtre populaire du Québec (TPQ), tournée au Québec*

Le 31 octobre, en fin de tournée, nous voilà à Havre-Saint-Pierre, au bout du Québec. Dans l'autobus qui nous amène au village, nous voyons par les fenêtres des petites sorcières et monstres courir dans les champs. Enfin, nous voici à la salle : le sous-sol d'église. Nous «passons» après la messe de 7 heures. À la fin de sa messe, le curé invite les paroissiens à descendre pour assister à la représentation. Mais avant, il nous bénit, les comédiens.

Une chance, parce que jouer dans un sous-sol d'église, ça veut dire :

- Pas de scène, les éléments de décor sont plantés à même le sol.
- Pas de loges, nous nous maquillons dans les toilettes pour dames et nous nous changeons derrière des paravents de fortune.
- Pas de coulisses, nous nous agglutinons contre les panneaux du décor.
- Pas de communication avec la régie. En l'absence de voyant lumineux, nous devons pousser sur scène notre camarade Jean Lajeunesse qui, souffrant de surdité, n'entend pas la réplique sur laquelle il doit entrer...

Tout le village est là, assis sur les petites chaises droites et inconfortables. De la scène, on voit les sacoches posées sagement sur les genoux des spectatrices de la première rangée. Pourtant, cette représentation sera la plus extraordinaire de toutes. Jouer si près de ces gens qui sont si éloignés, qui nous accueillent avec tant de générosité, qui nous écoulent avec tant d'avidité. Ils nous redonnent notre vrai rôle : se rendre jusqu'à eux, se rendre jusqu'à leur humanité.

Nous sommes réellement bénis.



*La troupe déguisée en Groucho Marx devant l'autobus du TPQ, 1990, Havre-Saint-Pierre*